Zeitschrift: Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française

Herausgeber: Le messager suisse

Band: - (1999)

Heft: 125

Artikel: L'éternel sourire de l'histoire. Partie 2

Autor: Bergier, Jean-François

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-847590

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

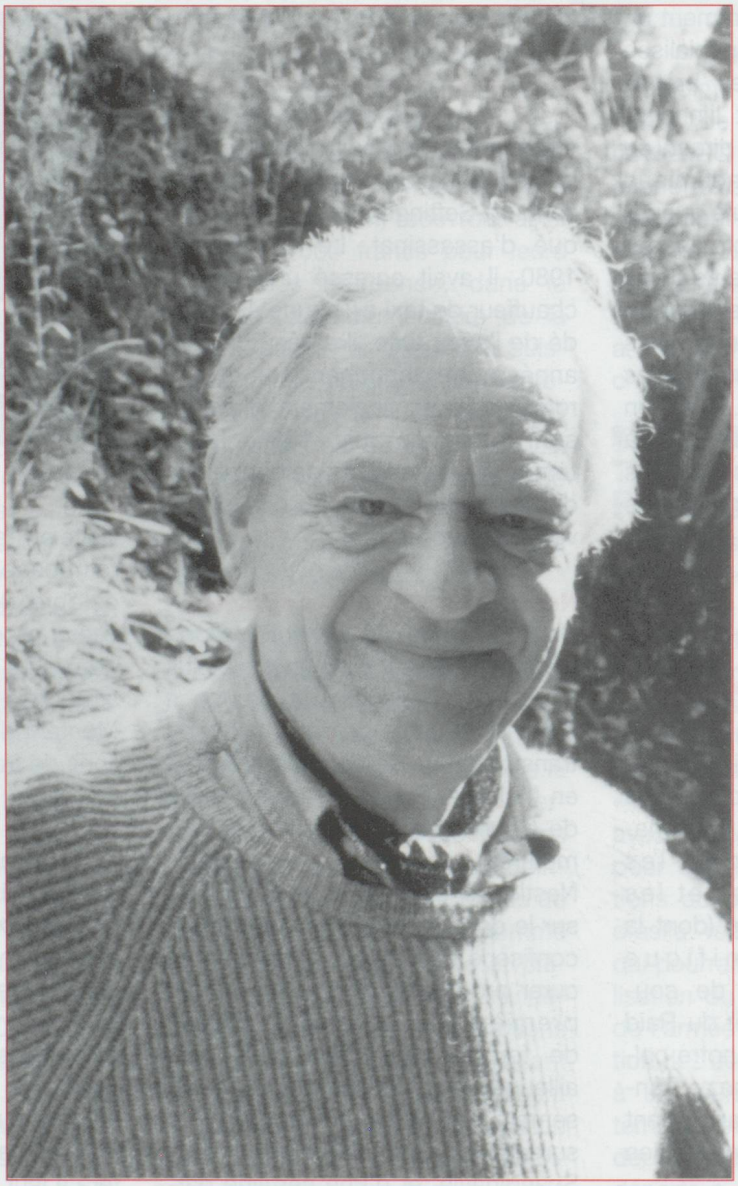
Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'éternel sourire de l'histoire (2)

Deuxième partie de la leçon d'adieu, dans le texte, de Jean-François Bergier. Où il est question du rôle et de la responsabilité de l'historien

« *Raconte-moi une histoire* ». Peu importe à l'enfant émerveillé que cette histoire sorte d'un recueil de contes ou de l'imagination du conteur. Elle est la première rencontre de cet enfant avec le passé : « *Il était une fois...* ». Or, nous sommes tous pareils : nous avons besoin que l'histoire nous soit racontée, et c'est un besoin aussi ancien que l'humanité elle-même. Il s'est exprimé jadis sur les tombeaux des rois, dans les premiers livres de la Bible, dans les chants de l'*Iliade*, chez Thucydide ou Tite-Live, les chroniqueurs du Moyen Âge, les humanistes du XVIe siècle qui tentèrent une première analyse critique des sources, chez Voltaire, Michelet ou Ranke, et ainsi de suite jusqu'à la « nouvelle histoire » que nous proposons à présent. Nous avons besoin qu'à cette histoire soient restituées sa vie et sa couleur par le talent du narrateur. Il ne suffit pourtant pas d'un récit linéaire, qui ne serait qu'une chronique d'événements ou une trop simple chaîne de causes, de faits et de conséquences comme le voulait la leçon positiviste du XIXe siècle, encore souveraine au début du XXe. Nous attendons que le récit historique soit raisonné, c'est à dire que l'historien, s'élevant au-dessus des informations qu'il a recueillies dans les sources ou dans les travaux de ses prédécesseurs, sache redonner sa cohérence à ce récit ; qu'il propose l'explication des faits et l'interprétation qui, à ses yeux et pour son temps, peut leur donner un sens. Qu'il ouvre un débat.



Mais quoi qu'il en soit, l'historien raconte l'histoire ou tout au moins un moment, un aspect de l'histoire, une histoire dans l'histoire. Or, cela demande une certaine force morale. Il n'est pas toujours facile de résister à la tentation d'arranger le récit, en s'écartant de la réalité afin de le conformer à une hypothèse posée d'avance, ou simplement pour plaire à son public. Cela demande ensuite un certain talent. Il faut apprendre à se soumettre aux exigences d'une poétique du discours historique, pour trouver le ton et les mots justes, ceux qui sont capables d'imprimer dans l'esprit du public auquel on la destine, sans l'ennuyer ou le dépasser, l'image de la réalité. Car ce public (je pense ici au grand public et non pas à celui, plus restreint, des confrères spécialistes), il est, je le répète, pareil aux enfants : il attend le plus souvent une histoire conforme à ce qu'il croit savoir, à ce qu'il a déjà entendu, à ce que sa mémoire a retenu parce que cela lui a convenu. Tout écart le déconcerte et le met en colère. Il interrompt le narrateur et le corrige. Là se situe l'une des responsabilités de l'historien d'aujourd'hui : il doit assumer l'autorité intellectuelle de nous apprendre à distinguer la réalité du mythe et à nous faire accepter la première, si difficile ou douloureux que cela puisse sembler parfois. Nous autres Suisses en faisons aujourd'hui l'expérience, avec d'autres nations. Cette expérience, pourtant, est salutai-

re. Et la clarté que nous essayons de restituer est nécessaire. C'est bien davantage qu'un devoir moral : c'est une chance de retrouver confiance et sérénité. Mais une chance dont nous ne saurons profiter qu'à deux conditions.

« Distinguer la réalité du mythe »

La première de ces conditions, c'est de ne pas limiter l'effort à un seul moment ni à un seul aspect de l'histoire. Le passé qui retient actuellement l'attention, ici comme dans beaucoup de pays qui nous entourent, est très singulièrement dramatique, chaotique, scabreux. Il ne se prête que trop bien à la distorsion dont je viens d'évoquer le risque entre la réalité d'une part, et de l'autre le mythe, soit l'image déformée par les vécus individuels, par la mémoire instable, par les tabous collectifs ou par les censures politiques. Un passé, en outre, qui est aujourd'hui à la limite entre ce que les plus âgés d'entre nous ont pu vivre encore, et ce qui appartient définitivement à l'histoire. Ce fut pourtant un moment court, de 1933 à 1945, quelques années seulement (si longues qu'elles aient pu paraître à ceux qui les ont traversées). Un moment qu'il serait donc déraisonnable d'isoler de la longue durée en amont et en aval, dont il n'est qu'un épisode, un paroxysme. Cette mise en perspective ne conduit absolument pas à minimiser l'importance ou la gravité des circonstances ; au contraire, c'est elle seule qui permet d'en rendre compte dans toute sa dimension tragique. De même serait-il déraisonnable de réduire l'histoire des années trente et quarante à ce qu'elles ont connu de plus atroce, l'Holocauste, et d'interpréter tout ce qui s'est alors passé en fonction de cette seule horreur. Car cela reviendrait à dresser un mythe, à transfigurer la réalité et donc à lui faire perdre son sens, la qualité de son message douloureux mais fondateur de foi et d'espérance.

L'histoire est un tout, solidaire d'elle-même en toutes ses parties, en toutes ses époques. Les divisions qu'on y a introduites au siècle dernier par commodité didactique sont arbitraires : l'Antiquité, le Moyen Âge (pourquoi diable doit-il rester « moyen »?), les Temps Modernes, le Contemporain qui, dans nos manuels, englobe les deux derniers siècles (sommes-nous vraiment les « contemporains » de Napoléon ou de Beethoven ? L'allemand est à peine plus subtil, qui fait se succéder neue, neuere et Zeit-Geschichte). Ces articulations ne tiennent pas la route. Au cours du semestre qui s'achève, nous nous sommes interrogés, avec quelques-uns d'entre vous, sur les origines de la modernité. Question suggérée par le rejet, aujourd'hui, de cette modernité au musée des concepts dépassés. Car nous sommes entrés, nous dit-on avec une originalité détonnante, dans l'âge du post-modernisme. Soit. Chaque génération aime à croire qu'elle rompt avec celle qui l'a précédée. Les humanistes italiens du XVe siècle, lorsqu'ils se réclamèrent d'une rinascita, n'agirent pas autrement. Leur apport à notre civilisation est indiscutable. Il reposait pourtant sur des structures de la pensée, de la perception de l'espace, de l'usage des langues, de l'activité économique mises en place deux siècles plus tôt ; et dans le cadre d'États territoriaux ou d'espaces citadins qui, eux aussi, s'étaient constitués auparavant. Dans ce sens, c'est au XIIIe siècle, et non au XVe, que finit le Moyen Âge et que commence la modernité. Qu'importe d'ailleurs? Et Clio, muse de l'histoire, du haut de son Olympe, écoute ces débats avec un sourire indulgent. Elle sait que l'histoire ne s'arrête pas au hasard du calendrier.

« L'histoire ne s'arrête pas au hasard du calendrier »

La seconde condition d'une clarté historique saisie comme une chance, c'est qu'elle ne soit pas réservée à un petit cercle d'initiés, à une corporation d'historiens qui travaillerait pour elle-même et en vase clos. (...) Quel que soit le métier que nous exerçons et dans lequel nous avons à faire des choix et à prendre des décisions, il importe que ceux-ci soient réfléchis : (...) comment aménager un territoire sans avoir étudié l'histoire de son paysage tel que les générations l'ont façonné ? Comment intervenir intelligemment sur un plan d'urbanisme sans savoir quelles fonctions successives a assumées la ville et quels sorts ont subis ses habitants au cours des siècles, qui ont imprégné sa culture singulière ? Comment dresser un édifice en ignorant quand, par qui et pourquoi ses voisins l'ont été ? Comment jeter un pont sans savoir ce qu'il va relier et quelles transformations il peut apporter dans la vie des gens de part et d'autre ? Comment développer un aliment industriel sans conscience de la culture alimentaire des consommateurs à qui il est destiné ? Un artifice du génie génétique va-t-il heurter les conceptions morales, les représentations culturelles ? Celles-ci sont enracinées depuis quand, sous l'effet de quelles croyances ou de quelles influences ? Nous sommes, depuis quelques semaines, confrontés à une nouvelle monnaie, l'euro. C'est un défi. Un défi plus politique et même culturel que strictement économique et monétaire. Pourrons-nous répondre à ce défi si nous ne mesurons pas ce qu'a pu signifier la monnaie, sous ses différentes formes et ses signes successifs au cours des âges, pour les sociétés qui s'en sont servies comme pour les pouvoirs qui firent de leur monnaie le témoin et l'instrument de leur souveraineté ? Ce ne sont que quelques exemples d'une histoire que j'appellerai « opérationnelle ». D'une façon générale, toute innovation technologique, tout choix économique, toute décision politique doit être historiquement fondé, et donc informé. Les historiens de notre maison ne peuvent évidemment répondre à toutes ces questions à la fois. Ils n'en ont pas la compétence universelle. Leur rôle consiste d'abord à sensibiliser étudiants et collègues, et à proposer un éventail de méthodes d'approche et de réflexion sur le temps, à partir d'exemples concrets et de sens actuel. ✚